



Loup, qui es-tu ?

Un projet à la croisée de
l'histoire et de la biologie

COEXISTER AVEC LES LOUPS EN TERRES WALLONNES ET LUXEMBOURGEOISES

Dans sa thèse de doctorat menée à l'UNamur entre 2020 et 2025, la chercheuse Julie Duchêne a sorti de l'ombre l'histoire inexplorée de la relation entre les humains et les loups dans les territoires wallons et luxembourgeois durant l'époque charnière qui y a vu l'extinction de l'espèce (18^e-début du 20^e siècle). Les enjeux : comprendre la complexité de cette coexistence dans nos régions, identifier l'influence des activités humaines sur la vie des loups et celle des loups sur les activités humaines ; enfin, décrypter les mécanismes ayant mené à l'extinction de *Canis lupus*.

En 2018, une louve baptisée Naya a élu domicile sur le sol belge, marquant ainsi le retour officiel de l'espèce après près d'un siècle d'absence. Quatre meutes vivent désormais en Belgique, principalement issues d'une lignée de loups dite germano-polonaise, tandis que le Grand-Duché de Luxembourg voisin est uniquement concerné par le passage d'individus en dispersion. Chez nous, ce retour a donné lieu à la mise en place du « Plan Loup », plan d'action de la Région wallonne « pour une cohabitation équilibrée entre l'homme et le loup ». Au sein de la population, l'arrivée de Naya, bientôt suivie par d'autres, a suscité des questionnements légitimes, des émotions tant positives que négatives, des inquiétudes, en particulier dans le milieu des éleveurs et dans les lieux redevenus zone de présence permanente (ZPP) du loup. Mais une chose a changé : alors qu'il s'est éteint en véritable paria, désigné comme nuisible et menace par excellence, le loup aborde son retour en Belgique en tant qu'espèce protégée, dont on reconnaît le rôle dans l'écosystème. Et pourtant, l'idée perdure : si nos ancêtres ont exterminé le loup, n'y avait-il pas de « bonnes raisons » ? De nombreuses questions cherchent leur réponse dans le passé : comment loups et humains coexistaient-ils à l'époque ? Quels étaient les espaces concernés par la présence de l'animal ? Les loups attaquaient-ils les humains ? Quelle était l'importance de la population lupine ? Où et comment vivaient-ils ? Quelles étaient les mesures adoptées contre les loups par les États ? Quels étaient les motifs de leur éradication ? Quel était leur impact, positif ou négatif, sur les écosystèmes ?

Autant d'aspects abordés dans la thèse de Julie Duchêne, dans le cadre d'une étude objective de l'espèce et des faits, qui dépasse le débat et fournit des clés pour un dialogue constructif, dans l'espoir d'envisager une cohabitation la plus pacifiée possible entre humains et loups au 21^e siècle.



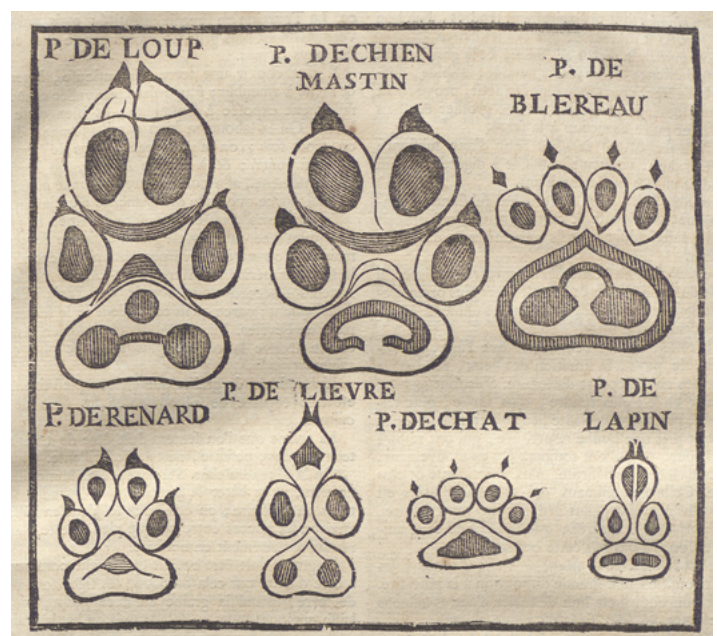
Julie Duchêne est docteure en Histoire de l'UNamur, spécialiste en histoire environnementale et en histoire appliquée (Public History). Boursière FNRS-FRESH, elle a défendu au printemps sa thèse de doctorat intitulée « *Les loups, de nuisibles à invisibles. Le rôle des politiques de lutte dans la disparition des loups des territoires wallon et luxembourgeois (18^e-20^e siècles)* », menée sous la direction de la professeure Isabelle Parmentier (directrice du Pôle de l'histoire environnementale, institut ILEE). Elle est également à l'initiative du projet « Loup, qui es-tu ? », portant sur l'analyse paléogénétique de 13 loups naturalisés, derniers témoins des loups historiques dans nos régions.

DES SOURCES ET UNE MÉTHODOLOGIE PLURIELLES



Étudier cette histoire, du point de vue de l'humain comme de l'animal, implique la constitution d'un vaste ensemble de sources. Julie Duchêne a ainsi relevé et analysé tour à tour, et pour une période de deux siècles, les sources législatives, qui témoignent des préoccupations politiques des États et de leurs évolutions ; les sources administratives (certificats de prime, procès-verbaux de battues, correspondances...), qui documentent précisément l'institutionnalisation de l'entreprise de chasse menée à l'encontre de *Canis lupus* et ont permis l'élaboration d'une base de données ; les traités scientifiques ainsi que les dictionnaires d'histoire naturelle et de chasse de l'époque, qui lèvent le voile sur la connaissance de l'espèce, les idées et les images qui lui étaient associées ; la presse, de manière exploratoire ; et enfin, une douzaine de loups naturalisés conservés en Wallonie, ayant traversé les siècles grâce à l'art de la taxidermie.

Ce corpus a été étudié sous tous ses angles grâce à différentes méthodes d'analyse et à une approche interdisciplinaire : analyse quantitative (exploitation des chiffres de la base de données) ; qualitative (analyse des textes et des images) ; éthologique (pour comprendre le fonctionnement de l'espèce) ; cartographique (réalisation de nombreuses cartes montrant la localisation des prises de loups au fil des époques) ; et enfin, paléogénétique, avec l'aide d'E-BIOM, laboratoire d'analyses génétiques dédié à l'étude et à la conservation de la biodiversité.



LOUP, QUI ES-TU, QUE FAIS-TU, OÙ ES-TU ?

Mammifère quadrupède carnivore, *Canis lupus lupus* est le premier animal à avoir été apprivoisé par l'humain au cours du paléolithique supérieur, divergeant génétiquement pour devenir chien, *Canis lupus familiaris*. Pourtant, malgré la proximité biologique entre les deux cousins, le premier est traqué depuis des siècles en Europe de l'Ouest, alors que l'autre est désormais le meilleur ami de l'être humain. Méchant de l'histoire dans la littérature populaire, incarnation du diable dans le monde religieux, symbole de qualités comme le courage et la cohésion de groupe dans l'héraldique..., la figure du loup revêt de nombreuses facettes dans l'imaginaire occidental façonné au fil des siècles, jusqu'à constituer un véritable héritage culturel de la perception du loup, dont nous sommes aujourd'hui les dépositaires. Mais ce loup, qui était-il vraiment ?

Les sources décrivent un animal plutôt furtif et discret, survivant quelques années dans la nature (entre 3 et 7 ans selon les estimations effectuées sur les loups abattus). Sa fourrure est d'un fauve grisonnant, avec quelques particularités, comme on le constate sur les loups naturalisés : tirant vers le roux à Bastogne, plutôt beige et gris à Tournai, présentant des liserés noirs au bord des oreilles, comme à Liège, ou sur les pattes antérieures, comme à Floreffe. Les ouvrages le décrivent comme un animal fort, rusé, intelligent, chasseur sans pareil grâce à ses sens développés. L'analyse des récits de chasse et de capture ainsi que des certificats de prime des 18^e et 19^e siècles en Wallonie et au Grand-Duché de Luxembourg permet de reconstituer ses habitudes de vie. Le loup, adulte ou jeune, s'adapte à tous les paysages et ne dépend pas d'un habitat spécifique pour vivre et élever ses petits. Il cherche un endroit tranquille, proche d'un point d'eau pour la mise-bas des jeunes au printemps, avec une source de nourriture à proximité, et des zones de refuge et de repos. Bien que les bois et les forêts soient le décor le plus fréquent des rencontres et des captures, les témoignages indiquent qu'on le croise aussi dans les landes, les bruyères, les champs, les pâturages, les abords des étangs, à proximité des villes et des zones habitées, bref, toute une typologie de territoires en Wallonie et au Grand-Duché. C'est avec le repli de l'espèce sous la pression humaine que la forêt s'imposera comme un dernier refuge pour les loups traqués. Dans ce jeu du chat de la souris, les frontières humaines (entre États, principautés, entités administratives...) peuvent constituer de véritables alliées pour les loups. En effet, contrairement aux chasseurs, les loups passent librement d'un espace à un autre, ce qui

leur permet de trouver refuge de l'autre côté de la frontière lorsqu'ils sont traqués. Ce «phénomène frontière» démontre une fois encore l'adaptabilité du loup au contexte et à son environnement.

Cette capacité s'étend aussi à son régime alimentaire, lui permettant de s'adapter à la faune locale et aux évolutions de l'environnement. D'après les témoignages des 18^e et 19^e siècles, lorsqu'il s'approche des maisons, la plupart du temps en hiver, le loup est à la recherche de nourriture, attiré par l'odeur du bétail et des déchets. Enfin, le loup n'est pas un solitaire : il vit et chasse au sein d'une unité familiale, la meute, ce dont les populations locales font d'ailleurs le constat dans leurs témoignages. Les louveteaux, entre 1 et 5 en moyenne, naissent à partir du mois d'avril. Leur capture connaît un pic en mai et diminue en juillet. Ciblant aussi bien les adultes que les jeunes, l'humain est la principale cause de mortalité directe et indirecte du loup, hier comme aujourd'hui.

La localisation des principales zones de confrontation entre le loup et l'humain montre une continuité durant deux siècles dans les



LECLERC DE BUFFON, G.-L.,
Histoire naturelle, générale et particulière (...),
t. 2, Paris, 1799, p. 172.

provinces de Luxembourg, de Namur et de Liège. Certaines de ces zones abritent des meutes

(comme en témoigne la prise de louves pleines et de louveteaux) et présentent un paysage propice à la rencontre entre canidé et humain. Plusieurs espaces se distinguent par la densité de loups tués aux 18^e et 19^e siècles, tels que les environs

des villes d'Assenois, de Neufchâteau, de Virton, d'Arlon, de Vaux-sur-Sûre, de Martelange, de Marche-en-Famenne ou encore de Montauban dans les deux Luxembourg. Dans la province de Liège, les captures de loups se concentrent principalement sur la rive droite de la Meuse, notamment dans les alentours d'Aywaille, la région de Chevron, Bra ou Arbrefontaine.

SUR LA PISTE DES LOUPS

Les récits des rencontres entre humains et loups montrent qu'il s'agit d'un habitant familier des paysages et des populations en Wallonie et au Grand-Duché aux 18^e et 19^e siècles. Rares sont les régions n'ayant pas connu le passage de *Canis lupus*. Cependant, elles n'abritent déjà plus une population très abondante : en région namuroise, la présence du loup semble déjà extrêmement fragile dès la fin du 18^e siècle. Les deux Luxembourg méritent néanmoins leur surnom de « pays des loups », à plusieurs titres. Ils comptent en effet la population lupine la plus importante sur les territoires wallon et luxembourgeois jusqu'à la fin du 19^e siècle, et constituent par ailleurs une terre de mémoire : leurs fonds d'archives sont les plus riches et les plus complets pour documenter la présence du loup dans nos régions (Archives de l'État à Arlon et Archives Nationales du Luxembourg).

Tout au long du 19^e siècle, les loups voient leur nombre décliner dans les territoires wallon et luxembourgeois. À partir de 1870, l'extinction de l'espèce est en marche, avec moins de 10 captures annuelles recensées en Wallonie et au Grand-Duché, signe d'une population à bout de souffle. Ce processus est le résultat du passage, dans le chef des gouvernants, d'une volonté de réguler l'espèce et d'en gérer les nuisances, à une véritable intention de destruction complète. Au gré des années, et au fil des États qui se succèdent dans nos régions (période française, hollandaise puis belge), les plans de lutte contre le loup se structurent, se clarifient et s'intensifient progressivement. Cette posture des États se met en place parallèlement au développement de dynamiques économiques, démographiques et sociales, dont résulte une pression humaine de plus en plus forte sur les milieux naturels.



RÉCIT D'UNE EXTINCTION

Hier comme aujourd'hui, la destruction des loups est expliquée du fait des nuisances qu'on lui attribue, en particulier les attaques sur les humains et, surtout, sur le bétail. Durant 200 ans, les régimes politiques qui se sont succédé ont poursuivi la lutte contre les loups dans la lignée de leurs prédécesseurs, en l'institutionnalisant, en ajustant leurs plans de destruction, en allégeant les procédures administratives pour l'obtention de primes, et en encourageant ainsi la disparition du prédateur. Le précieux témoignage des sources nous renseigne sur les profils et les motivations des « tueurs de loups ». S'il y a bien des chasseurs professionnels, les abattages sont en réalité surtout le fait de hasards et de rencontres aussi fortuites qu'opportunes. Les « chasseurs » ont une diversité de profils : un cordonnier à Villers-devant-Orval en 1800, un facteur des forges à Virton en 1817, un prêtre à Tavigny en 1824, un berger à Libin en 1829... Les outils sont parfois sommaires, des certificats mentionnant tantôt un couteau de poche, tantôt un bâton.

L'analyse des sources permet d'indiquer qu'entre 1766 et 1893, au moins 2538 loups ont été tués sur les territoires wallon et luxembourgeois, auxquels s'ajoutent ceux qui ont disparu sans laisser de trace. Les plans de lutte dans les provinces liégeoise, namuroise et luxembourgeoise ont donc affiché des résultats importants, concernant 60 à 70 % d'adultes et atteignant ainsi l'espèce dans sa capacité à se maintenir, à se reproduire et à croître. L'abattage d'adultes est continu dans le temps, en particulier dans les territoires où la population reste assez abondante jusqu'au milieu du 19^e siècle (les deux Luxembourg), tandis que la collecte des louveteaux dans les tanières se déroule sur une courte période, entre avril

et septembre. Les primes proposées par les États constituent une motivation parmi d'autres, mais n'ont pas créé de vocation. En réalité, il ne transparait pas, dans les témoignages, de volonté des populations de contribuer, de manière consciente, à un plan d'extermination de l'espèce. La mort du loup est donc avant tout une conséquence du développement socio-économique et démographique dans nos régions. Au 19^e siècle, l'évolution de la population humaine, sa répartition dans l'espace, ses activités économiques et la pression qui en découle sur l'environnement impactent en effet directement et indirectement les animaux avec lesquels il faut partager le territoire. Le développement des activités humaines impacte le paysage, la disponibilité des lieux de vie, l'abondance de la nourriture disponible à l'état sauvage... La pression humaine augmente aussi la fréquence des rencontres et avec elles les risques qui s'ensuivent : chasse, braconnage, prélèvement des petits dans une tanière...

Le dernier quart du 19^e siècle sonne le glas de la présence du loup dans l'espace étudié. Malgré sa présence devenue anecdotique, la chasse est toujours autorisée et suscite des envies, notamment auprès de l'élite socio-économique qui la pratique comme un sport. En 1887, un loup est abattu dans le bois de Guéville, près de Virton ; en 1897, dans la forêt de Cedrogne près de Houffalize ; puis en 1924, à Tahier dans la province de Namur. Il s'agit de la dernière mention identifiée dans la presse d'un loup abattu sur le territoire wallon. Il y devient donc un animal relevant désormais uniquement de l'imaginaire, au cœur de nombreux récits illustrant son passé.

UNE ENQUÊTE ADN SUR LES LOUPS ANCIENS



La mémoire des loups s'exprime dans les sources documentaires. Elle se matérialise aussi très concrètement au travers de plusieurs spécimens du 19^e siècle, dont certains ont été inclus dans la présente étude. C'est le cas de deux oreilles de loups chassés en 1807 à Aywaille et à Tavier (voir image ci-contre), conservées comme preuves d'abattage et retrouvées dans une liasse des Archives de l'État à Liège, mais également de 11 loups naturalisés et conservés dans les musées aux quatre coins de la Wallonie ou transmis de génération en génération dans des maisons de famille. Avec leurs yeux de verre, souvent mis en scène dans une posture effrayante, toutes dents dehors, ces loups ont traversé les années jusqu'à nous. Aujourd'hui, livrés à une analyse paléogénétique, ces spécimens ont apporté des données inédites sur le profil des loups qui vivaient jadis dans nos régions, et que le recours aux seules sources et méthodes historiques ne permettaient pas d'atteindre. Ce dialogue

entre histoire et biologie pour l'étude du loup est une première en Belgique, mais une telle enquête interdisciplinaire l'est également en Europe. En effet, les études paléogénétiques menées, par exemple, en Sicile et en Suisse sur l'ADN des loups anciens étaient le fait de biologistes dans une perspective purement génétique.

Les loups soumis à l'analyse paléogénétique dans le cadre de cette étude sont les suivants :

Ville	Lieu de conservation	Date	Informations particulières
Liège	Archives de l'État	1807	A été tué à Tavier (Anthisnes) par Lambert Hausman.
Liège	Archives de l'État	1807	A été tué à Aywaille par Jean-Mathieu Fontaine, garde forestier du bois d'Aywaille.
Tournai	Musée des Sciences Naturelles et Vivarium	1834	Serait originaire des Ardennes.
Bastogne	Piconrue, Musée de la Grande Ardenne	Avant 1839	Aurait été tué avant 1839 à Saint-Hubert.
Floreffe	Séminaire de Floreffe	Vers 1850	A été acquis par le Séminaire pour compléter ses collections pédagogiques.
Lavaux-Sainte-Anne	Château de Lavaux-Sainte-Anne	1858	A été tué à Chiny par Ch. Blanckart de Surlet.
Rochefort	Famille Gelhé de Beaulieu	1865	A été tué à Habay. L'identité du chasseur fait débat : le général Baron de Bonhome ou M. de Bellefroid d'Oudoumont.
Mozet	Famille de Bonhome	1865	A été tué à Meix-devant-Virton par Alfred de Bonhome.
Marche-en-Famenne	Famenne & Art Museum	1868	Louve tuée par Lambert Le Jeune à Waha (Marche-en-Famenne).
Virton	Musée Gaumais	1887	Loup dit «le dernier loup de Gaume», a été tué par Joseph de Gerlache au bois de Guéville (Virton et Rouvroy).
Montmédy (Fr)	Mairie de Montmédy	1889	A été tué à Montmédy.
Bastogne	Piconrue, Musée de la Grande Ardenne	1897	Supposé louveteau, dit «dernier loup de la forêt de Cedrogne» (Houffalize). L'analyse n'a pu révéler l'espèce dans la famille des canidés.
Mons	Musée Régional des Sciences naturelles	Fin 19 ^e siècle	Abattu dans la province de Luxembourg.



Localisation des lieux de conservation des loups analysés.



Localisation des lieux d'abattage des loups analysés.

PRÉLEVER ET ANALYSER L'ADN DE LOUPS PLUS QUE CENTENAIRES : PAS SI SIMPLE !

L'analyse paléogénétique est un défi technique qui dépend beaucoup de la qualité des échantillons prélevés. Une multitude de facteurs, comme les changements de température, l'humidité, le traitement de la fourrure durant la naturalisation (usage d'arsenic, de formaldéhyde), une contamination par l'ADN moderne, etc. sont autant d'obstacles qui font de l'ADN ancien un ADN dégradé. Dans le cadre de cette étude, grâce à la collaboration du laboratoire spécialisé E-BIOM, un protocole spécifique a été mis en place, en plusieurs étapes : le prélèvement des échantillons, l'identification génétique (extraction de l'ADN et amplification PCR, séquençage du marqueur génétique), le contrôle qualité, l'analyse des résultats, leur interprétation et leur comparaison avec les 52 haplotypes définis par l'équipe de Dufresnes *et al.* (2018), qui est l'étude la plus complète portant sur l'ADN des loups naturalisés et contemporains en Europe. Ces données sont compilées au sein de la GenBank, base de données de séquences génétiques gérée par le National Center for Biotechnology Information (NCBI) du National Institute of Health (USA).



Le défi majeur résidait dans le fait de recueillir une quantité suffisante d'ADN, sans pour autant porter atteinte à l'intégrité des précieux spécimens. Ces prélèvements ont d'abord été réalisés en extrayant quelques poils et morceaux de tissus des oreilles, dans le bas-ventre ou le coussinet, par les soins de Thibaut Bournonville (E-BIOM). Après cette 1^{re} tournée de prélèvements, seuls trois échantillons ont permis d'extraire un ADN de qualité suffisante, sur les loups de Floreffe, de Mons et de Mozet. Une 2^e tournée de prélèvements a donc été organisée sur les autres loups, grâce à la collaboration de Liévin Castelain (voir image ci-dessus), biologiste à l'UNamur, mais également spécialiste en matière de conservation et restauration d'animaux naturalisés. Avec l'autorisation des institutions et propriétaires partenaires, des prélèvements de fragments osseux ont cette fois été réalisés, au niveau nasal ou, quand cela était impossible (présence de plâtre, d'étoupe...), sur l'os des phalanges. Sur le grand loup de Bastogne, la chair d'une canine cassée a pu être récupérée. La démarche a donc demandé une expertise particulière et une grande capacité d'adaptation, dans le respect de chaque spécimen, et en tenant compte de l'état de certains d'entre eux. In fine, 10 des 13 échantillons d'ADN ancien ont pu être amplifiés. Les échantillons du louveteau du Musée Piconrue à Bastogne et des loups du Musée Gaumais à Virton et du Museum à Tournai n'ont pas pu être amplifiés ou, dans le cas du louveteau supposé, être séquencés, et ce malgré des tentatives répétées.



L'arrière-petite-fille d'Alfred de Bonhome, en 1955, aux côtés du loup chassé par celui-ci, illustrant le célèbre conte popularisé par Charles Perrault et qui a marqué durablement l'imaginaire des petits et des grands (photo R. & Ph. Fabri). Le loup est toujours conservé par sa famille à Mozet et a été inclus dans notre enquête.

DES RÉSULTATS INÉDITS ET LA DÉCOUVERTE D'UN HAPLOTYPE DISPARU

Les résultats de l'analyse paléogénétique ont confirmé que l'ensemble des spécimens relevaient de l'espèce *Canis lupus lupus*, et non de chiens sauvages ou de chiens-loups ou hybrides, à l'exception du supposé louveteau dont l'espèce n'a pu être identifiée. Une question qui n'est pas anodine sachant que, de nos jours, une partie des attaques attribuées au loup en Wallonie sont des attaques de chiens. Les analyses montrent également que ces loups appartenaient tous à une même métapopulation, c'est-à-dire une population pouvant être géographiquement dispersée mais interconnectée par des échanges d'individus. Deux loups ont même été identifiés comme ayant un lien de parenté avéré (sans que le degré de ce lien ait pu être précisé) : l'un des loups dont l'oreille a été conservée aux Archives de l'État à Liège (1807) et le loup conservé par la famille de Bonhome (1865).

À l'exception du loup conservé par la famille de Beaulieu à Rochefort, l'ensemble des loups pour lesquels l'ADN a pu être amplifié ont des séquences identiques à celles des haplotypes (ensembles de gènes d'une région chromosomique portés par l'un des deux chromosomes) H4 et H8. Ces loups sont issus d'une métapopulation lupine (cluster H4, H8, H9 et H20) historiquement présente dans une zone allant de l'ouest de la France à l'Allemagne et dont les principaux réservoirs se situent en Europe centrale. Aujourd'hui, ces populations persistent au Portugal, en Autriche, en Hongrie, en Roumanie et en Bulgarie, où ils représentent une proportion significative des loups étudiés par Dufresnes *et al.* (2018). Le loup de la famille de Beaulieu ne correspond par contre à aucun haplotype de référence. Les comparaisons et les analyses réalisés par E-BIOM indiquent qu'il est hautement probable que ce spécimen fasse partie du cluster d'haplotypes H3, H5, H6, H7 et H42, qui correspond à une population de loups historiquement présente en France, en Italie, en Suisse et en Roumanie, et aujourd'hui disparue.

La comparaison des ADN montre la plus grande connectivité des populations lupines en Europe occidentale aux 18^e et 19^e siècles et leur diversité génétique plus élevée. Ces résultats indiquent aussi que durant la période étudiée, la Wallonie se trouvait déjà à la croisée de plusieurs voies de dispersion des loups, l'une provenant de la population française et l'autre de la population allemande. Aujourd'hui, la moitié des haplotypes composant ces populations historiques a disparu : tel est le cas de la population à laquelle appartenait probablement le loup conservé par la famille de Beaulieu et abattu à Habay. Du fait des nombreuses extinctions locales entre les 18^e et 20^e siècles, les loups actuels possèdent une moindre diversité génétique que ceux du passé.

Ces constats font écho à la situation rencontrée aujourd'hui : la Wallonie se trouve à nouveau au carrefour de voies de dispersion de deux lignées, l'une, germano-polonaise, dont la majorité des loups belges actuels sont issus à ce jour, et, plus au sud, la lignée italo-alpine, qui a progressivement recolonisé la France.



DÉCONSTRUIRE LES IDÉES REÇUES POUR CONSTRUIRE UN DÉBAT « INFORMÉ »

L'analyse objective des faits permet également de démystifier certaines idées reçues qui surgissent fréquemment dans les débats passionnés qui mettent face à face les partisans du retour du loup dans nos régions à ceux qui s'y opposent farouchement.

- **Oui, le loup a déjà attaqué l'homme, mais il s'agit d'un phénomène marginal**

Les attaques contre l'être humain sont une réalité historique qu'on ne peut nier, les documents en témoignent. Cependant, elles doivent être relativisées. D'après les sources administratives, même s'il existe, ce phénomène est tout à fait marginal. Il ressort en effet des témoignages que, bien plus que le danger pour l'humain, c'était avant tout la perte d'animaux domestiques qui constituait le sujet des plaintes et des craintes dans les territoires wallon et luxembourgeois, tout au long de la période. Les espèces ciblées par le loup étaient par ailleurs multiples : moutons, vaches, chevaux, chiens...

- **Non, le loup ne vit pas que dans la forêt**

Ces mêmes sources révèlent que les rencontres avec le loup étaient susceptibles de survenir dans l'ensemble des espaces constitutifs du paysage wallon et luxembourgeois : milieux forestiers et boisés, bien sûr, mais aussi à proximité de moulins, dans les champs, dans les prés, le long des routes, aux abords des étangs, dans les bruyères et les landes... Malgré l'imagerie populaire, la forêt n'était donc pas l'unique lieu de vie du loup. En réalité, celui-ci ne dépend pas d'un habitat spécifique pour survivre. Sa répartition est influencée par de multiples facteurs : densité humaine, densité du gibier, couvert végétal, relief, phénomènes de frontières.... Actuellement, une meute est installée dans les Hautes Fagnes, dans un milieu de tourbières, de landes et de forêts.

- **Non, la confrontation avec le loup n'est pas seulement due aux incursions de l'animal**

Il transparaît également que les interactions avec les loups n'étaient pas le seul fait de l'intrusion de ceux-ci sur le « territoire » des humains. Elles résultent également d'un mouvement contraire, de la conquête des espaces de vie des canidés en raison d'une pression anthropique de plus en plus grande exercée sur l'ensemble des milieux naturels dans nos régions. Au-delà des chasses, la plupart des rencontres étaient le fruit du hasard. Les risques de confrontation avec l'animal ne s'exprimaient par ailleurs pas avec la même intensité toute l'année : le mouvement du loup vers les espaces humains était plus important pendant la période froide, la raréfaction des proies l'amenant à se rapprocher du bétail et des déchets.

- **Non, les populations ne voulaient pas exterminer le loup**

Il résulte de l'analyse de la masse des sources durant plus de deux siècles que les populations avaient une ambition mesurée quant à la chasse du loup, dans une optique de régulation de l'espèce et non d'une extermination de celle-ci. Cette volonté d'élimination relevait avant tout des États. Sans nier la perte que constituait le prélèvement d'un animal domestique auprès de familles aux ressources limitées, force est de constater que les nuisances lupines étaient un risque intégré par les populations rurales, au même titre que d'autres aléas naturels, et qu'elles avaient un seuil de tolérance ainsi qu'une certaine capacité de résilience vis-à-vis de leur cohabitation avec le loup.

- **Oui, le loup joue un rôle positif dans les écosystèmes**

Grand carnivore, le loup joue un rôle dans la régulation des populations d'herbivores sauvages comme les sangliers et les cervidés, facilitant la régénération naturelle des forêts et évitant la surdensité de ces animaux. La population ardennaise lui reconnaissait ce rôle, comme en témoigne L'Avenir du Luxembourg en 1904 : « *Il est constaté que le gros gibier est l'ennemi du cultivateur quand les villages, comme Tenneville, Nassogne, Grûne, Awenne etc... sont bâtis à l'orée des grands bois. [...] Or, l'on rapporte que Messire Loup, savait autrefois croquer à belles dents, jeunes cerfs et biches, tout en ne dédaignant pas de se mettre appétit en dévorant quelque marcassin. Vous comprenez, dès lors, que dans certains endroits, les paysans ne voyaient pas de trop mauvais oeil ce garde-récoltes, inoffensif pour l'homme et se contentant pour tout traitement de quelques moutons, ou de quelques chiens égarés* ».

- **Non, les plans d'éradication des États n'ont pas seuls mené à l'extinction de l'espèce**

L'analyse des sources démontre que le rôle des politiques de lutte, souvent présenté comme déterminant dans la disparition des loups, doit être nuancé. S'ils ont contribué à l'extinction de l'espèce en encourageant le harcèlement des populations lupines incapables de se régénérer, les plans de régulation sont une cause parmi d'autres au sein d'un processus multifactoriel résultant avant tout du développement socio-économique et démographique de nos régions et de la pression de plus en plus grande exercée par l'humain sur les milieux naturels.

ÉCLAIRER L'HISTOIRE POUR ENVISAGER L'AVENIR

Les usages du passé reviennent souvent dans les discours actuels, qu'ils soient en faveur ou en défaveur du loup. Nombreuses sont les interrogations qui trouvent leurs racines dans l'héritage culturel sur lequel repose notre représentation de l'animal, de sa vie et de ses mœurs. L'étude de Julie Duchêne a dressé un tableau, le plus complet à ce jour, de la coexistence des loups et des humains sur les territoires wallons et luxembourgeois du 18^e au début du 20^e siècle, date de son extinction dans nos régions. Son analyse éclaire la réalité concrète de la présence de l'animal au contact des populations, et la manière dont cette cohabitation était envisagée, à divers niveaux, tant positivement que négativement. Elle met également en évidence les ambitions et les résultats des politiques menées par les États, leur fonctionnement et leur rôle dans un processus de disparition multifactoriel. Elle déconstruit certaines idées reçues qui ont la vie dure, et redonne une identité aux canidés qui ont vécu en Wallonie et au Grand-Duché il y a plus d'un siècle. Enfin, cette recherche montre que le principal risque pour les populations, hier comme aujourd'hui, relève avant tout d'un enjeu économique : celui de la prédation d'un carnivore sur des ressources domestiques. À la lumière de l'histoire, il apparaît ainsi que le tableau de cette coexistence ne peut être brossé ni tout en blanc, ni tout en noir, mais qu'il requiert une palette composée de nombreuses nuances de gris. Gageons que ces nombreuses pistes de réflexion permettront à chacun de s'en saisir en vue d'envisager un avenir le plus pacifié possible entre humains et loups.

L'Université de Namur remercie l'ensemble des partenaires qui se sont associés au projet « *Loup, qui es-tu ?* » et qui ont rendu possible la réalisation des analyses paléogénétiques.



Cette brochure a été réalisée dans le cadre du projet « *Loup, qui es-tu ?* », de l'Université de Namur. Les résultats qui y sont rapportés sont issus de la thèse de doctorat de Julie Duchêne. Le contenu de cette brochure ne peut être reproduit sans autorisation ou mention explicite des travaux de Julie Duchêne

Rédaction : Morgane Belin à partir des travaux de Julie Duchêne.
Conception graphique : Jonathan De Cock, Confluent des Savoirs.
Cartes : Drizz Santoro.

Images : Archives de l'État à Liège (6), Bibliothèque Universitaire Moretus Plantin (3, 4, 8), R. et Ph. Fabri (8), Liévin Castelain (8), Loris Chabotier (2), Adobe Stock (1, 3, 5).